

GAZETTE DE LAUSANNE
LAUSANNE
6 NOVEMBRE 1965

le cinéma
par franck jotterand

un air de jeunesse

«help» avec les beatles la biennale de paris

A une époque où les gens passent plusieurs semaines dans le ciel, suspendus à des câbles d'acier entre Saint-Moritz et Val-d'Isère, il est étonnant que l'on n'utilise pas davantage le fantastique appareillage de nos stations. La meilleure séquence du nouveau film des Beatles, «Help!» se passe heureusement dans la neige, grâce à l'imagination du réalisateur, Richard Lester. Sur le fond blanc les silhouettes noires se détachent, s'envolent, planent, se croisent et s'effondrent. Il suffit d'une paire de skis, de vélos à patins, de curling, pour fabriquer une série de gags. Et l'on plante un piano à queue dans la neige, dans l'aube glacée, quand rosissent les cimes, pour la note poétique. Les Beatles chantent. J'ai reconnu au passage plusieurs chansons qui traînent dans les juke-boxes: «I am down», «Yesterday», était-ce l'enregistrement je ne les avais pas aimées, ici elles prennent une qualité, une «présence», c'est le cas de le dire, exceptionnelles. Les Beatles, il faut les voir. A force de croiser leurs imitations dans la rue on oublie ce qu'ils sont: des jeunes gens sympathiques, rieurs, intelligents (même Ringo a qui l'on donne dans le film le rôle du garçon un peu idiot dont ses amis se moquent). C'est une gageure aussi, ce ton amical, blagueur, sans équivoque. Une autre est de trouver une utilisation du laser

et des divers trucs à la James Bond qui font partie du merveilleux moderne. Au début de vieilles Anglaises regardent les Beatles entrer chez eux. Elles sont bienveillantes, «dans le coup». Les Beatles, eux, sont dans des lits-fosses, un appartement-gadget, avec pianos faut voir comment, plaques tournantes et tout ce qu'on peut rêver quand on a du fric et un caractère gai. Pour leur ménager des aventures, le scénariste

leur donne deux équipes d'ennemis: le prêtre d'une secte orientale et sa petite équipe d'assassins; et deux savants anglais armés des inventions les plus science-fiction. Tous veulent s'emparer d'une bague aux propriétés magiques que porte Ringo. C'est l'occasion de voyages aux Bahamas et dans les Alpes, de rencontre avec un tigre mangeur d'hommes que fait bâiller la 9ème Symphonie (on le comprend!) Il y a une

satire du matériel anglais, de l'armée anglaise, de Scotland Yard anglais, de bonnes chansons, une mise en scène agréable, mais qui manque parfois de vigueur; on passe un bon moment.

Cette liberté de mouvement se retrouve à la Biennale de Paris où l'on peut mettre en action des statues, s'arrêter devant des spectacles de télévision, écouter de la musique, jeter des regards circulaires à l'intérieur d'un circonvallant présentant des réalisations de peintres, d'architectes, d'urbanistes; prendre un pot au bar, entrer au théâtre ou au cinéma. Voilà ce qu'aurait pu devenir l'Exposition nationale au lieu du terrain vague de Vidy: un centre animé de la culture en tous ses états.

J'y ai vu deux courts métrages. L'un de l'Espagnol Antonio Mercero Juldain, 29 ans: *Trotin Trotteras*, évocation spirituelle d'une petite ville où le merveilleux se déchaîne. Un conférencier ne parvient plus à sortir sa main d'une carafe d'eau; un soldat ne peut ouvrir son parapluie; un clochard magicien traîne deux petits enfants sautillants derrière lui. Gai, inventif, imprévu. L'autre est un dessin animé de Manuel Otero: *Elle aux Cactus*. Dessin, couleurs et scénario amusants. Un air de jeunesse dans Paris!

F. J.